

Avant-propos

Dans les dernières pages de *À la recherche du temps perdu*, la découverte du « temps retrouvé », on s'en souvient, révèle et oriente la vocation du narrateur : il se décide enfin à devenir écrivain. Marcel Proust énonce alors, par la voix de son double, sa conception de la lecture et de l'écriture. L'œuvre littéraire surgit, selon lui, d'une *révélation* qui passe par le langage. Il considère que le recours à des *théories littéraires* est une « grossière tentation pour l'écrivain » et précise :

« Grande indécatesse. Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on a laissé la marque du prix. »

Par ce propos, Proust semble craindre la méthode qui consiste à étudier la littérature par *courants* ou par *mouvements* au moment où l'*histoire littéraire* assoit sa souveraineté universitaire et scolaire pendant que la *Recherche* mûrit lentement. La notion de « courant », qui se fonde sur les *textes théoriques*, les *proclamations d'intention* ou les *manifestes* qui ont réuni des *écrivains divers* autour d'une *esthétique* et d'une ambition *communes*, est alors d'un usage relativement nouveau. Ce principe de classement des œuvres complète par ailleurs une des premières formes de l'histoire littéraire, la *critique biographique*, introduite par Sainte-Beuve dont Proust conteste la pertinence : il oppose ainsi, dans un texte célèbre, un « autre moi », le « moi profond », porteur des secrets de l'écrivain, au « moi social » qu'une étude historique et sociologique peut dégager. En formulant toutes ces réserves, le père du roman moderne veut affirmer, à l'évidence, qu'une œuvre littéraire n'est pas le *produit* d'une théorie et d'une époque mais la *création* originale d'un talent inimitable. Les grands textes résistent donc toujours un peu aux principes adoptés par l'histoire littéraire et surtout par celle des *courants* qui n'existent que par le jeu social.

Pour certains, lire cette phrase aujourd'hui, hors de son contexte, nous incite aussi à déceler dans la pensée proustienne la prescience d'un *débat* sur l'évolution des études littéraires qui fut très vif dans les années 1960. Après seulement un siècle de règne sans partage, l'*histoire littéraire*, qui organisait l'enseignement de la littérature après avoir succédé dans cette fonction à la *rhétorique des genres*, était rudement attaquée : on lui reprochait de faire simplement de l'« histoire », en abordant *chronologiquement* les œuvres, dans un souci de codification qui les situait dans leur *contexte historique*, dans une *évolution* intellectuelle reconstruite de leur *auteur*, enfin dans les *courants de pensée* d'une époque, sans les examiner de près. La nouvelle critique, forte d'analyses séduisantes, lui oppose alors d'autres approches qui font entrer la littérature dans un *laboratoire* : étudiée pour elle-même sans retour sur son *historicité*, l'*œuvre littéraire* n'est plus qu'un *texte*, elle est davantage une pratique signifiante qu'un objet esthétique, moins un *objet créé* qu'un *jeu* ou un *travail* en perpétuel mouvement. Dans ces conditions, elle n'est plus *porteuse d'un sens* que le lecteur *retrouvera*, mais représente un *volume de traces* à interroger. Et surtout elle

s'interdit définitivement, semble-t-il, de *dire le monde*, abandonnant cette mission à la philosophie, et peut donc se passer de toute approche sociologique.

En réalité, les données du problème sont beaucoup moins simples : l'œuvre de Proust *dit le monde* et le *moi* avec une force inégalée ; elle se situe résolument dans une *époque* dont elle démonte les *ressorts* sociaux ; elle *résonne* du fracas de l'Histoire et notamment du bouleversement provoqué par l'affaire Dreyfus. Cela ne l'empêche nullement d'exprimer un « moi » que les amis et contemporains de Proust découvrirent avec stupéfaction, tant il était habilement caché derrière une posture sociale mondaine et souffreteuse. Enfin l'œuvre proustienne, qui, certes, ne relève d'aucun « courant », est nourrie de *modèles littéraires* multiples que le narrateur convoque fréquemment et qu'il pastiche à l'occasion. Certains de ces modèles vont l'aider à concevoir sa vision du temps retrouvé par la *mémoire involontaire* : Chateaubriand et Nerval, entre autres. Et, au-delà des *références* et *citations* qui incluent pleinement l'histoire littéraire dans l'œuvre, la *Recherche* se réfère constamment au courant le plus structurant de l'histoire littéraire en France, le classicisme. On peut donc dire que, décidément, même un Proust ne peut pas se *passer de l'histoire littéraire* et de ses *courants*.

Histoire littéraire, courants, mouvements, écoles...

Née lentement au XVIII^e siècle avant de s'imposer dans l'enseignement au XIX^e siècle, l'histoire littéraire repose sur l'idée de classer les œuvres et les écrivains non plus en fonction de leur appartenance à un des trois grands *genres*, selon les principes de l'ancienne *rhétorique*, mais selon un axe chronologique. C'est, comme le rappelle Luc Fraisse¹, Abel Villemain qui « s'attaque à de grandes époques littéraires pour en constituer chaque fois le tableau historique », à partir de 1815, dans un projet scientifique qui passionne immédiatement... Honoré de Balzac. Peu à peu se dessine l'idée que la littérature ne véhicule pas seulement des *formes* mais aussi une *pensée* qui évolue et fait évoluer les genres. C'est Ferdinand Brunetière (1849-1906), dont les cours à la Sorbonne sont suivis par une des grandes dames de la *Recherche du temps perdu*, qui fait du « classicisme », courant fabriqué *a posteriori* par la critique, la période paradigmatique autour de laquelle s'organisent les *mutations*, les *évolutions*, éventuellement les ruptures qui font vivre siècle après siècle la littérature. Et c'est Gustave Lanson (1857-1934) qui met en place une méthode pour l'université et le lycée, adaptée au vaste projet républicain d'enseignement public.

Une fois acquis le principe d'un classement par *périodes* des œuvres littéraires qui remplace leur catalogue *générique*, tout en intégrant les genres et leur évolution, la notion de *courant* permet de scander leur histoire. Partant de l'idée que toute période transmet un *héritage* aux suivantes, c'est dans les *modes* de transmission, de renouvellement, de réinvention ou de refus d'un patrimoine littéraire que l'on détermine les scissions majeures : elles correspondent à des *phénomènes*

1. Fraisse Luc, *L'Histoire littéraire, un art de lire*, Gallimard, coll. « Bibliothèque Gallimard », 2006, p. 19.

historiquement repérables et difficiles à définir, connus sous les noms principaux de *courants*, de *mouvements* et d'*écoles*, assortis de bien d'autres.

Sur quels critères peut-on attribuer à un phénomène littéraire l'un de ces trois statuts ? On observera que du plus *vague* au plus précis :

- la notion de *courant* renvoie à un « *courant de pensée* » : un phénomène pouvant dépasser et englober la littérature dans un contexte historique précis qui inclut souvent la philosophie, mais qui se manifeste plus par des *convergences* esthétiques et idéologiques que par l'élaboration d'une *doctrine* ;
- la notion de *mouvement* est plus spécifiquement *littéraire* : elle suppose l'existence d'un groupe d'écrivains constitués qui s'engagent dans des directions communes en s'appuyant ou non sur un ou plusieurs textes *théoriques* comme un *programme* ou un *manifeste*, cette dernière caractéristique lui donne une connotation révolutionnaire ;
- la notion d'*école*, la plus précise, trouve son origine dans l'histoire de la philosophie antique pour désigner les penseurs qui adhèrent à une même doctrine et l'enseignent selon des principes théoriquement définis et diffusés d'abord oralement puis par écrit.

L'application de ces définitions aux phénomènes qui ont construit et fait évoluer notre littérature ne peut être rigoureuse. Les grandes *tendances* ne sont généralement repérables et analysables qu'*a posteriori*. Ne considérer comme « mouvements littéraires » que les phénomènes collectifs adossés à un programme et à un groupe organisé est aussi réducteur que le contraire : un petit club provocateur peut parfaitement produire un texte et s'autoproclamer révolutionnaire avant d'être aussitôt oublié. Ainsi, si l'on considère que certains mouvements sont plus structurants que d'autres, il est piquant d'examiner le cas du *classicisme* : le mot entre en usage en 1825, soit près de deux siècles après la naissance du mouvement qu'il qualifie, et dans le but de le distinguer du romantisme.

Un continuum et des disparités

Si, tout en se chevauchant, les *mouvements littéraires* nous aident à inscrire la littérature dans un *continuum*, leur statut, leur durée, leur ampleur, leur champ d'influence, diffèrent. Ainsi, on peut considérer qu'à l'intérieur d'un *courant de pensée* qui traverse toute l'Europe de la Renaissance, *l'humanisme*, la *Pléiade* – qui se situe entre le mouvement et l'école – a joué un rôle déterminant dans la création du patrimoine littéraire français. Le *classicisme* qui conjugue une idéologie politique, une vision religieuse, une philosophie, le rationalisme et une esthétique est particulièrement structurant. Porteur, à l'échelle européenne, d'une vision optimiste du monde, le mouvement des *Lumières* occupe une place déterminante dans ce *continuum*. Quelques-uns de ces phénomènes comme le *romantisme*, dont l'ampleur européenne est difficile à mesurer aujourd'hui, ont largement dépassé le champ de la littérature en se donnant la mission de changer le monde en ébranlant la société, tout comme le *surréalisme*. D'autres encore comme le *naturalisme* avaient une ambition scientifique et sociale. À

l'opposé, certains mouvements ont limité leur ambition révolutionnaire à la rénovation de la langue, de la *poésie* ou du *roman* : les mouvements qui ont concentré leur action sur un genre, la poésie, comme le *symbolisme* n'en ont pas moins eu une aura européenne.

Enfin, l'ordre de succession et la durée de ces mouvements ne peuvent être définis que d'une façon approximative et arbitraire, en fonction de leurs *conditions de production et de réception* : ainsi peut-on considérer que le classicisme ne s'éteint qu'avec la mort de Louis XIV en 1715, alors que d'autres l'enterrent en même temps que la querelle des Anciens et des Modernes. Pour certains, le romantisme commence avec le *René* de Chateaubriand en 1802 et s'achève en 1843 avec l'échec du dernier drame romantique de Victor Hugo, *Les Burgraves*. D'autres, dont nous sommes, considèrent que le mouvement romantique proprement dit naît avec les *Méditations* de Lamartine en 1820 et perd sa dimension révolutionnaire dès 1840. D'autres enfin en prolongent la durée jusqu'en 1850 : le débat en lui-même est riche d'enseignements.

Ces éléments incitent également à la prudence dans la manière d'envisager le rapport des mouvements littéraires entre eux et le climat dans lequel ces grandes scissions s'opèrent. Lorsque l'on envisage, à côté de la catégorie esthétique définie *a posteriori* comme le classicisme, l'existence, en Europe et en littérature, d'un vaste mouvement « baroque » qui l'aurait précédé, il n'est pas indispensable d'y voir une *rupture* : l'élaboration de la doctrine classique éclaire plus qu'elle ne l'éteint l'inquiétude politique et religieuse qui caractérise la tendance baroque. Le « philosophe » des Lumières ne rompt pas avec l'« honnête homme » du XVII^e siècle, il le transforme. Par ailleurs, surtout à partir du XIX^e siècle, plusieurs mouvements influencent en même temps les mêmes écrivains.

Des mouvements et des écrivains

Dernier paradoxe de l'approche par les mouvements et les courants : excepté les auteurs et les signataires de manifestes, par ailleurs prompts à rompre avec le groupe qu'ils ont créé, la plupart des écrivains n'acceptent qu'à contrecœur d'être enrôlés sous la bannière d'un mouvement ou d'une école. Une fois leur notoriété assurée, les créateurs oublient l'enthousiasme de l'époque héroïque : les chefs de file incontestables des mouvements affirment eux-mêmes n'avoir voulu fonder ni modèle, ni école. Les querelles éclatent et, de cénacle en chapelle, animent la vie littéraire pour le meilleur – sa vitalité, sa créativité – et pour le pire – les disputes claniques, les exclusions et les anathèmes.

Si ces *100 Fiches* ont délibérément omis de traiter de quelques maîtres dont l'œuvre échappe à toutes les influences, elles font place aux « précurseurs » et aux héritiers indépendants. On donnera un seul exemple : Apollinaire n'est pas surréaliste, mais sans lui le surréalisme n'aurait pas existé. Julien Gracq a appartenu un temps au groupe surréaliste, puis il s'en est totalement détaché : ils ont donc joué, dans la vie et la mort de ce mouvement, un rôle qui nous ramène à l'essentiel. Le mouvement n'éclaire que de biais l'œuvre qui s'impose, au bout du chemin, dans sa singularité, au lecteur.

XVI^e siècle

- Humanisme
- Renaissance

(1480-1580)

Qu'est-ce que l'humanisme ?

La notion de mouvement littéraire n'existe pas quand le courant de pensée dit « humanisme » – à partir de 1765 – traverse l'Europe du XVI^e siècle. Né de découvertes géographiques et techniques, il s'est nourri des ressources de l'Antiquité. Libérant définitivement l'Occident chrétien de la censure exercée par l'Église sur la création, il a donné à la France comme à l'Europe la chance de voir se constituer une littérature nationale laïcisée. L'humanisme, entré depuis dans le langage courant, désigne toute vision du monde centrée sur l'action et l'épanouissement de l'homme.

1. La reconquête du savoir antique (xv^e-xvi^e siècle)

Étroitement lié à la période historique de la Renaissance, le courant humaniste tire son nom du terme latin médiéval « *humanista* » : on désignait ainsi les lettrés qui maîtrisaient les langues et littératures grecques et latines. Le courant humaniste fait sortir l'étude des auteurs anciens du milieu fermé des « clercs » contrôlé par l'Église : dans le mouvement universel d'une époque fascinée par la découverte de mondes nouveaux, la généralisation de l'imprimerie (vers 1450) comme outil exceptionnel de diffusion du savoir, puis la récupération par l'élite cultivée, dans les républiques italiennes, de nombreux manuscrits grecs après la chute de Constantinople (1453) vont en effet laïciser la connaissance de la littérature antique.

Là où le Moyen Âge modifiait le texte des auteurs anciens transmis exclusivement en latin et le surchargeait de gloses pour l'adapter à sa propre vision de l'univers, les savants humanistes cherchent à rétablir dans leur authenticité les textes latins, mais aussi grecs et hébreux. Une lecture individualisée des maîtres de la pensée antique est alors ouverte à la conscience critique de chacun. Les bibliothèques cessent d'être enchâssées dans l'ordre institutionnel des couvents et la transmission du savoir scientifique, littéraire et sacré – y compris la Bible et les Évangiles – se sécularise progressivement mais définitivement : les auteurs anciens sont traduits et assortis de commentaires philologiques. Révérés comme des modèles, ils sont aussi réécrits, plagés, cités avec une sorte d'ivresse respectueuse dont témoignera à la fin de l'âge humaniste l'art de la citation chez Montaigne.

L'enseignement universitaire est profondément bouleversé par le courant : les sept « arts libéraux » que le Moyen Âge avait regroupés en « *trivium* » – grammaire (latine), rhétorique et dialectique – et « *quadrivium* » – arithmétique, géométrie, musique et astronomie –, pour en faire les serviteurs du seul savoir « essentiel », la théologie, s'émancipent de cette tutelle. La poésie et l'art oratoire gagnent leurs lettres de noblesse dans une distinction définitive entre le savoir religieux et le savoir profane. L'élan d'émancipation est d'autant plus important qu'il est soutenu par le pouvoir politique. Courant européen né en Italie, l'humanisme en France doit beaucoup à l'intuition du roi François I^{er}, qui, après les guerres d'Italie, confie à une des plus

grandes figures intellectuelles de son temps, Guillaume Budé (1467-1540) helléniste et traducteur de Plutarque, le soin de fonder, en 1530, le Collège des lecteurs royaux, institution pérenne devenue plus tard le Collège de France, où l'on enseigne d'abord le grec, l'hébreu et le latin.

2. **Un nouvel équilibre entre la raison et la foi**

Porté par des érudits passionnés, le courant humaniste ne limite pas son ambition à une connaissance encyclopédique des textes. Philologue, le savant de l'époque est aussi philosophe. Le néoplatonisme de l'Italien Marsile Ficin (1433-1499) qui, dans ses commentaires de Platon et Plotin, reprend la notion de « quête des Idées » en remplaçant l'amour du *beau absolu* par l'amour de Dieu, est évidemment dû à cette nouvelle approche. L'idée de la relativité des savoirs et les problèmes liés à la diversité des langues parlées par les hommes émergent progressivement dans la pensée philosophique, politique et religieuse de l'époque.

Le savoir « encyclopédique », terme entré dans la langue grâce à Guillaume Budé, n'est pas pour les humanistes une masse de connaissances inertes et gratuites. Par leur contact avec les textes, ils espèrent accéder à toutes les formes de sagesse susceptibles d'affirmer la place prépondérante de l'homme dans l'univers et d'assurer sa liberté d'action dans un cosmos harmonieux. C'est ce qu'exprime, dès 1486, l'Italien Pic de La Mirandole (1463-1494) dans le *De dignitatis hominis oratio*. Au déterminisme de la nature animale il oppose la singularité de l'homme qui est libre de son choix. En termes comparables à ceux du dramaturge grec païen Sophocle, au V^e siècle av. J.-C., il décrète dans une vision chrétienne qu'il « n'y a rien de plus admirable dans le monde que l'homme ». Donnant la parole au Créateur, il adresse au premier homme, Adam, auquel n'a été assignée dans la Bible aucune place définie, ce message :

« Toi, qui n'es enfermé dans aucun chemin étroit [...], je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, comme si tu étais ton propre juge et digne de te juger peintre et sculpteur, tu façannes toi-même ta forme ».

Confiants dans le libre arbitre humain et l'esprit critique, les humanistes aspirent à concilier l'exercice de la raison avec une authentique foi en Dieu. Mais ils abordent les textes sacrés avec le même esprit critique que les autres et ouvrent une brèche dans l'ordre religieux établi. Pour revenir aux sources de la religion chrétienne, Jacques Lefèvre d'Étaples traduit la Bible en français en 1530. Pour lui, pour Érasme, pour tous les membres du courant dit « évangéliste », la rénovation de la langue et le retour à la vérité de la parole du Christ vont de pair avec une réforme pacifique de l'Église centrée sur la primauté de la foi. Fidèles à Rome et à l'autorité du pape, à quelques exceptions près, comme celle d'Étienne Dolet qui sera tenté par la libre pensée et brûlé vif en 1546, rivaux d'une Sorbonne dominée par les théologiens, les humanistes français et européens n'échapperont pas à la suspicion du pouvoir religieux : sans leur retour aux textes, sans les conclusions tirées par Luther de sa traduction de la Bible en allemand, jamais la Réforme n'aurait vu le jour. Paradoxalement, le programme d'un courant de pensée généreux alimentera les querelles et l'intolérance religieuse qui livreront le pays, à partir de 1562, à la barbarie des guerres de Religion.

Les découvreurs humanistes

L'influence intellectuelle du Néerlandais Érasme a essaimé dans le monde humaniste comme la célèbre collection des portraits de ce maître par Hans Holbein a été disséminée dans les musées du nord de l'Europe. Avec celle de Guillaume Budé dont il était le contemporain et l'ami, son œuvre constitue une sorte de diptyque humaniste, un modèle qui semble avoir surgi pour inspirer ses héritiers.

1. Érasme de Rotterdam (v. 1469-1536)

Né à Rotterdam, formé au séminaire d'Utrecht, ordonné prêtre en 1492, il rencontre l'humanisme dans les œuvres du latiniste italien Lorenzo Valla. La bourse d'études qui le conduit au collège de Montaigu à Paris l'ancre dans le mouvement naissant. C'est à Oxford qu'il apprend le grec avant de rejoindre l'Italie, où il publie, à Venise, les *Adages* (première édition critique, 1500) après avoir obtenu la dispense de ses vœux monastiques. Florilège de citations révélatrices de la sagesse antique commentées d'un point de vue philologique, historique et littéraire, le texte sera constamment butiné par les écrivains de la Renaissance. Ce « recueil » ou ce « trésor » témoigne de la curiosité foisonnante de l'auteur et oppose à l'empire de la rhétorique cicéronienne figée dans un modèle formaliste un contact vivant avec les langues anciennes. La même vigueur de ton se retrouve dans l'*Éloge de la folie* (1511) composé en Angleterre, où Érasme rencontre Henri VIII et son chancelier Thomas More.

Le renom européen du savant s'accroît spectaculairement avec la parution à Bâle, en 1514, d'une nouvelle traduction du Nouveau Testament, établie à partir du texte grec. Érasme offre ainsi à un public érudit et curieux, soucieux de revenir aux sources de la foi, l'occasion d'une comparaison avec le texte latin de la *Vulgate* dû à saint Jérôme et reconnu comme texte officiel depuis le Moyen Âge. Le succès et l'influence de l'ouvrage se mesurent au nombre élevé d'éditions qu'il connaît au XVI^e siècle : plus de deux cents.

Érasme, qui s'affirme en 1522 « citoyen du monde », met sa confiance en l'homme et son érudition au service des grands en rédigeant un *Traité sur l'éducation du prince chrétien* (1516) destiné à la formation du futur Charles Quint. Il y dessine la figure d'un roi animé par la mesure, la raison, la foi et la générosité, entièrement voué au service de l'État. Attentif aux problèmes de son temps dont débattent avec vigueur ses *Colloques* (1519), Érasme était naturellement proche du courant évangéliste tout en demeurant très fidèle à l'orthodoxie catholique et à l'autorité du pape. Installé à Bâle, il ne prend pas parti dans le débat politique sur la Réforme ouvert après la condamnation de Luther, en 1521. Sur le fond, il affirme en matière religieuse comme dans son domaine de recherche l'idée d'une liberté relative de l'action humaine, exprimée en 1524 dans *Essai sur le libre arbitre*, ce qui lui vaut une réponse ironique de Luther dans *Traité du serf arbitre* (1525).

Nul ne sait ce que le maître de Rotterdam pensait vraiment à la fin de sa vie du conflit politico-religieux partiellement dû à la diffusion en langue originale des textes sacrés : il a sûrement pressenti que les progrès de la réforme conduiraient à la division définitive de la communauté chrétienne. Alors que sa *Correspondance* reflète la vitalité de la culture humaniste, il a vu se déchirer l'Église, dont il avait ardemment voulu préserver l'unité en espérant combiner la sagesse antique avec le christianisme : un idéal certes battu en brèche par l'Histoire mais défendu avec brio par certaines des créations littéraires et artistiques de la Renaissance qui se sont alimentées à sa source.

2. **Guillaume Budé (1467-1540)**

À l'influence d'Érasme, clerc européen, répond celle du savant français Guillaume Budé, laïc moins connu en son temps mais dont l'influence a été déterminante. Chercheur et découvreur, il se forme quasiment seul après avoir renoncé à l'étude exclusive du droit pour se tourner vers le grec et la philosophie sans négliger les autres arts libéraux. À l'instar de l'Italien Pic de La Mirandole (1463-1494), son érudition encyclopédique ne connaît pas de limites et son programme éducatif ressemble beaucoup à celui, plus fameux, défini par Rabelais.

Son apport essentiel au mouvement humaniste tient à l'instauration des études grecques en France et à sa méthode. Il est traducteur et commentateur de Plutarque en latin et ses *Commentaires sur la langue grecque* n'ont pas vieilli. Il débarrasse les textes fondateurs du droit romain des gloses médiévales dans ses *Annotations sur les Pandectes* (1508) et éclaire par la philologie les problèmes qu'ils posaient. Sa renommée doit beaucoup à son traité des monnaies et mesures antiques, *De Asse* (1515). Dans cet ouvrage il écrit :

« L'esprit humain peut faire son ascension vers la contemplation de la sagesse de façon meilleure et plus éclairée, par les détours d'une méthode appropriée, plutôt qu'en faisant l'économie de l'étude et en se portant directement du plus bas degré de connaissance au plus haut, escamotant ainsi les étapes successives du savoir. »

Conseiller des princes comme Érasme, proche de Charles VII et Louis XII, puis secrétaire du roi, en mission auprès du Saint-Siège, il accompagne François I^{er} au Camp du Drap d'or. « Maître de librairie » du roi, il dirige la bibliothèque de Fontainebleau puis, en 1530, obtient de François I^{er} la création du Collège des lecteurs royaux, le futur Collège de France. Naturellement intéressé par la réflexion politique, il rédige une *Institution du prince chrétien* (1515), empreinte d'une sagesse à la fois réaliste et morale. Ses préoccupations très variées dans le domaine du savoir, son engagement dans le siècle ont abouti à une œuvre moins disparate que bigarrée, parfaitement représentative de l'humanisme qui n'a jamais été une école ni un mouvement mais avant tout un élan fécond et généreux.

Soucieux comme Érasme d'intégrer l'héritage antique à sa vision chrétienne du monde, il vécut assez longtemps pour subir les conséquences imprévues de la diffusion humaniste du savoir, les problèmes politiques liés à la Réforme. Témoin de l'« affaire des placards » en 1534, première menace sur les protestants qui préfigure le début des persécutions, celui qui avait rouvert les « sépulcres de l'Antiquité » a passé la fin de sa vie dans un silence probablement inquiet.